

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

Maurice Olender, *La Chasse aux évidences. Sur quelques formes de racisme entre mythe et histoire, 1978-2005*

Corinne Delmas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/20802>

DOI : 10.4000/lhomme.20802

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 505-507

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Corinne Delmas, « Maurice Olender, *La Chasse aux évidences. Sur quelques formes de racisme entre mythe et histoire, 1978-2005* », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 16 décembre 2008, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/20802> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.20802>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Maurice Olender, *La Chasse aux évidences. Sur quelques formes de racisme entre mythe et histoire, 1978-2005*

Corinne Delmas

RÉFÉRENCE

Maurice OLENDER, *La Chasse aux évidences. Sur quelques formes de racisme entre mythe et histoire, 1978-2005*. Paris, Galaade, 2005, 394 p., notes bibliogr., index

- 1 CE RECUEIL de textes publiés entre 1978 et 2005 est une réflexion sur les modes de légitimation du racisme. Dans le premier chapitre, Maurice Olender présente la déconstruction, dès 1921, par un jésuite belge, Pierre Charles, de la « théorie » du complot juif universel mis en œuvre par *Les Protocoles des Sages de Sion*, « faux tristement célèbre, dont la fiction opère encore » (p. 19). L'auteur aborde ensuite les usages politiques d'une préhistoire indo-européenne par des auteurs plus ou moins proches de la « Nouvelle Droite ». « Un coup d'œil sur cette littérature, prise entre nostalgie et militantisme, suppose que l'on ait à l'esprit les images que le XIX^e siècle a banalisées à propos du couple formé par les Aryens et les Sémites. L'histoire de la civilisation se dessine alors, pour bien des auteurs, Renan en tête, comme un moteur à deux temps : les Aryens sont les pilotes incontestés des savoirs et des techniques ; les Sémites, d'orgueilleux nomades régnant sur un désert stérile, vides de toute pensée créatrice, de toute intelligence scientifique, mais détenteurs cependant d'un secret essentiel, le monothéisme » (p. 61). Mais alors que l'aryanisme du XIX^e siècle et l'évocation, par un Adolphe Pictet, du rôle providentiel joué par les Aryens dès leur apparition s'inscrivent dans un « christianisme rayonnant » et dans les ambitions coloniales d'alors, ce qui est désormais privilégié par la « Nouvelle Droite », « ce sont

les rêveries d'un paganisme primordial, d'un polythéisme pur de toute atteinte biblique » (p. 63). Ces thèses sont diffusées et légitimées par le biais de revues telle *Nouvelle École* ou plus tard la revue syncrétique *Krisis*, avec la collection dirigée par A. de Benoist aux éditions Copernic, et des publications comme le « Que sais-je ? » sur *Les Indo-Européens* de Jean Haudry. Maurice Olender rappelle également le cheminement de certains de ces auteurs amenés « à prendre la défense de Jean-Marie Le Pen ou de Robert Faurisson », à « organiser la soutenance d'une thèse ou s'assurer de la publication, dans une revue du CNRS, d'un article "négationniste" » (pp. 87-88). Plusieurs textes, dont un entretien de 1983 avec Georges Dumézil, évoquent pourtant la « réalité purement linguistique » de l'indo-européen (p. 95). Certains chapitres, constitués pour l'essentiel de comptes rendus de séminaires et d'ouvrages, reviennent particulièrement sur l'histoire sémantique de couples tels que Aryen/Sémite, grecs/barbares, etc. ; d'autres mettent en parallèle des cheminements savant, intellectuel et politique. Un quatrième chapitre consacré à Mircea Eliade met ainsi en résonance sa pensée, sa quête d'un « savoir total » (p. 152), sa conception de l'être humain comme être religieux, *homo religiosus*, et du sacré comme « invariant universel » (p. 155), ainsi que son parcours, dont « son arrestation en raison de ses liens avec la "Garde de fer", le mouvement d'extrême droite antisémite de Codréanu » (p. 158) et son implication « dans un mouvement nationaliste, en rapport étroit avec le fascisme et le nazisme » (Borgeaud, cité p. 159). Le sixième chapitre présente quelques « figures d'insoumission » : celles de Serge Moscovici « insistant sans relâche sur quelques-uns de ces couples fonctionnels qui gouvernent une humanité prise entre "le domestique" et le "sauvage" » (p. 207), Jean Starobinski qui « dit l'importance des analyses sémantiques pour saisir ce qui nous touche au plus près » (p. 213), Rachel Ertel confrontée à « l'urgence d'écrire face à la mort effective » en camp de concentration (p. 220), Jean-Claude Grumbert, choisissant de « vacciner le public contre toute forme de racisme, toute mise à l'écart, toute violence faite à l'être humain en raison de sa naissance, de sa généalogie » (p. 224) par « l'accumulation de citations antisémites à vous en donner la nausée » (p. 226), Léon Poliakov ou Marcel Mauss. Ce dernier « s'est toujours refusé à choisir entre le savant et le citoyen [...] sans jamais confondre cependant la tâche du sociologue et celle du politicien » (p. 190). D'une « lucidité intempestive », « il n'existe pas », pour cet anthropologue, « de peuples non civilisés. Il n'existe que des peuples de civilisations différentes » (p. 198). Ce pacifiste et internationaliste, cet auteur qui dit en 1937 « sa méfiance à l'égard de la fascination envers l'irrationnel, le sacré, le pouvoir, le chamanisme des sociétés secrètes » et qui souligne dans une lettre de 1938, « l'influence croissante de Heidegger comme celle d'un "bergsonien attardé dans l'hitlérisme, légitimant l'hitlérisme entaché d'irrationalisme" » (p. 196), démissionne de ses fonctions avant même la publication du statut des juifs, et marque son double attachement à sa famille juive et à la nation française. Autre figure d'insoumission mentionnée, celle de Léon Poliakov, « ethnologue des mentalités » et « historien du social », dont l'œuvre illustre la nécessité, pour l'historien de l'antisémitisme, d'« envisager des faits historiques de manière inédite, en faisant appel aux sciences humaines, toutes disciplines croisées », et de « passer des analyses mythographiques à la compréhension des documents théologiques, et, bientôt, des calomnies médiévales à celles de l'ère des Lumières et aux grands textes philosophiques [...] tant il est vrai que le contenu et l'efficacité des rumeurs antijuives se constituent en une traversée séculaire qui ne semble connaître d'autres limites que celles, sociales, de l'imaginaire humain » (pp. 200-201). Cette

démarche caractérise *Le Genre humain* dont les ouvertures forment un chapitre de l'ouvrage. L'objet de cette revue trimestrielle, fondée en octobre 1981 par un noyau issu du « Groupe d'histoire du racisme » de la Maison des sciences de l'homme, était d'« analyser les relations et les tensions qui se développent entre science et société. Le racisme s'y trouve au centre des débats (sociobiologie, quotient intellectuel, questions de transmission, etc.) dans la mesure où son idéologie, pour justifier ses préjugés, recourt sans cesse à la “science” » (p. 205).

- 2 Reprenant un entretien de 1996 avec Hans Robert Jauss, ancien Waffen SS, Maurice Olender s'interroge en conclusion sur le sens historique que l'on peut conférer au silence des intellectuels nazis. Ces « quelques propos taiseux, constitués en témoignages » (p. 312) s'inscrivent dans le projet d'anamnèse d'un ouvrage selon lequel « ce n'est sans doute pas la mémoire qui est cruelle mais l'oubli qui toujours la fonde » (p. 182). Nécessité d'un travail historiographique et de mémoire donc, mais aussi d'une « chasse aux évidences » s'agissant du racisme qui « n'a pas besoin d'être expliqué, ni d'être analysé pour opérer. Ses slogans s'avancent, irrépressibles, comme une marée qui à tout moment peut engloutir une société. Parce que le racisme n'a nul besoin d'être fondé pour être. Affirmation catégorique, aussi absolue qu'indémontrable, le racisme a toutes les allures d'un axiome. Compréhensible par tout le monde, sans être admis par tous, le racisme est une notion d'autant plus efficace qu'elle est confuse, d'autant plus dynamique qu'elle se pare de l'évidence » (p. 16). De plus, le racisme et l'antisémitisme sont, souligne l'auteur, des vocables piégés qui fonctionnent comme des évidences : l'antisémitisme « suppose que le terme “sémite” recouvrirait une entité ethnique et raciale homogène, alors qu'il renvoie de fait à un groupe de langues ; l'autre, le “racisme”, implique que la “race” soit une donnée scientifique vérifiable, ce qui n'est en rien le cas » (p. 204). Par ailleurs, « tout en déconstruisant les mythologies scientifiques du XIX^e siècle qui ont présidé à la confection du “racisme” moderne, c'est encore à une terminologie “raciste” que l'on recourt. Puisque, tout en la dénonçant, même l'“antiracisme” véhicule l'idée de “race” comme une “évidence naturelle” ! On mesure alors la confusion sémantique dans laquelle baigne notre culture à cet égard, et cela, aussi bien dans les écrits des “sciences” que dans le savoir partagé quotidiennement par le plus grand nombre. Et la rumeur court... » (p. 204).